

DELEUZE POLITIQUE AVANT LA RENCONTRE AVEC GUATTARI LA POLITIQUE EN DEÇA ET AU DELA DE LA REPRESENTATION ?

J'ai rencontré Deleuze par lecture dès la fin 68. J'étais dans une pleine période de doute sur ce qui fonde théoriquement et pratiquement la démocratie. J'avais vécu pendant trois ans la prise de contrôle sur le syndicat étudiant d'un groupe politique très minoritaire, qui prétendait représenter les étudiants en tant que catégorie sociale particulière tout en prenant ses ordres auprès de responsables politiques plus âgés qui faisaient des étudiants une force d'appoint au parti communiste dans un système de pensée niant tout intérêt collectif au fait de faire des études supérieures, appréhendées comme un moyen de trahir la classe ouvrière si elles ne conduisaient pas à l'enseignement.

J'avais rencontré chemin faisant un groupe politique tout aussi minoritaire, animé par Félix Guattari, qui faisait de la santé mentale son cheval de Troie dans ce système, qui partageait mes critiques de ce groupe dominant, et qui soutenait les tentatives pour faire bouger les lignes par des actions concrètes. C'est ainsi que j'avais passé l'année 66-67 à créer des sections locales de planning familial dans toutes les villes universitaires pour diffuser la contraception et les adresses pour avorter. Une action concrète dont les responsables s'étaient retrouvés porter les couleurs du mouvement du 22 mars pendant mai 68.

Pendant le mois de mai le groupe guattarien avait rejoint le mouvement du 22 mars dont j'étais déjà en tant qu'étudiante en sociologie à Nanterre. Le groupe ci-devant dominant avait créé des comités d'action à la Sorbonne avec le projet explicite de faire retomber le soufflet grâce à cette onde d'activité apparemment identique mais de sens contraire. Pour les gens sérieux la révolution n'était pas à l'ordre du jour ; nous « les fous », d'après nos ennemis-amis, nous évertuions chaque jour à l'activer, en étant d'abord suivis d'effet.

L'agencement collectif capable de cette activation s'embellit chaque jour jusqu'au 21 Mai. Ce jour-là le gouvernement décida d'interdire de rentrer en France à Daniel Cohn-Bendit, parti en Allemagne consulter un médecin pour une maladie rare. Le mouvement du 22 mars était littéralement étété de son porte voix, et la panique saisit ceux qui se souciaient de sa représentation. Un bureau du 22 mars fut constitué à la hâte, sans élection, avec pour fonction automissionnée, de représenter le mouvement, notamment auprès des médias. L'absence de démocratie reprenait les mêmes dimensions que dans le camp d'en face. C'était à mes yeux la fin de notre tentative révolutionnaire, qui eut encore quelques beaux jours devant elle.

J'étais intriguée, et il faut bien dire désolée, par l'existence de cet impératif représentatif qui consistait à mettre un mouvement sous le boisseau de l'image qu'il devait donner de lui. Je n'étais pas au bout de mes peines et de mon étonnement : à la rentrée de septembre les ex-leaders de l'ex-mouvement du 22 Mars étaient en train de rédiger fébrilement un livre intitulé déjà « Vers la guerre civile » pour donner une idéologie adéquate aux vellétés terroristes des jeunes qu'ils rencontraient. Il s'agissait donc de figurer des ennemis à attaquer, de donner de la société une représentation antagonique qui justifierait quelques gestes si peu motivés qu'ils se retournaient en général contre leurs auteurs. Je refusai de participer à cette entreprise littéraire.

C'est donc dans une solitude bordée de tous côtés par les méfaits de représentations diverses que je rencontrai *Différence et répétition*, comme éventuelle planche de salut. Et même 47 ans plus tard je ne suis pas déçue. Pour démontrer les insuffisances de la représentation Deleuze y convoque Freud et tous les grands philosophes : Platon, Descartes, Spinoza, Kant, Hegel, Leibniz, Nietzsche, Kierkegaard, Heidegger, Sartre, et propose une subversion qui n'a eu de suites pour l'instant que dans sa coopération avec Guattari. Les affinités de Deleuze vont au domaine d'application littéraire

beaucoup plus qu'au domaine politique, que je vais envisager ici avec 68, mais aussi par une critique de la tentation populiste très présente à l'extrême gauche, et par une mise en perspective de nouveaux modes de vie expérimentés par des collectifs divers.

Critique de la représentation

Comme le dit Deleuze (DR.p.387) ce qui est manqué dans la représentation c'est le sens collectif de l'être, le jeu de la différence individuelle dans l'étant. Tous les membres de l'organisation politique sont considérés comme semblables et identiques, capables des mêmes performances, porteurs des mêmes idées. La doctrine est élaborée au sommet de l'organisation dans un petit état-major qui ne souffre aucune dissonance des troupes qui le suivent, ou qui enferme les vellétés de discussion dans des courants minoritaires formatés pour donner l'apparence de la diversité. Or dans les mouvements, dans la démocratie d'assemblée, l'élaboration qui ne se veut pas représentative, est beaucoup plus ouverte, et chacun, ou chacune peut se situer à sa manière par rapport aux signifiants qui circulent. Les assemblages se forment différents sur chaque question. Les raccords, ou les discords comme dit Deleuze, sont multiples et facteurs de développement, tant que la peur de la représentation et la volonté de bienséance ne viennent pas tout figer et organiser la stérilité.

La représentation telle qu'elle se met en place à l'âge classique suppose des choses claires et distinctes, l'absence de flou, les choses différentes s'excluant les unes les autres, et la distinction permettant le calcul. Mais dit Deleuze l'expression qui fonde la représentation n'est pas découpée comme la représentation, et il n'y a donc pas adéquation de l'expression qui se situe en amont ou en aval du langage, à la représentation par le langage. D'où les ratés fréquents de l'expression de ceux qui ne trouvent pas leurs mots, et le succès des professionnels de la représentation, on dirait aujourd'hui de la communication, qui en fait ne communique que sa propre image, à savoir la capture des contenus sous ses formes.

La pensée moderne naît d'après Deleuze de la faillite de la représentation, de la perte des identités, de la découverte des forces qui agissent sous la représentation de l'identique et le déforme, et qui sont prises dans le jeu de la différence et de la répétition. Le primat de l'identité qui définissait tout autant le sujet que l'objet dans le monde de la représentation a cédé du fait des transformations de la société et de sa représentation, de ce qui n'est pas encore exprimé comme « déterritorialisation ». Les identités sont produites comme des effets d'optique par une pensée qui poursuit les effets de recognition, qui recherche l'identique et le semblable, qui n'est pas capable de créer de nouveaux outils pour appréhender ce nouveau contexte.

Il ne s'agit pas pour Deleuze de produire une représentation de ce mouvement ce à quoi se sont attachés Nietzsche et Kierkegaard mais de produire dans l'oeuvre philosophique comme littéraire un mouvement capable d'émouvoir l'esprit hors de toute représentation (et donc de toute comparabilité). Il s'agit de faire du mouvement une oeuvre, de substituer des signes directs à des représentations médiates, d'inventer des vibrations, des rotations, des danses, des sauts qui atteignent directement l'esprit (DR. P16) Mise en jeu du corps par la pensée expérimentée dans des pratiques professionnelles ou des communautés politiques, exploration concrète d'un devenir, négocié souvent avec un espace de représentation.

Le malheur des représentants c'est de parler pour les autres (DR.,p.74), de représenter quelque chose contre la conscience sensible, et donc de se rendre insensible au mouvement de la différence, qui pourtant s'en-tête de manière sous-jacente. Dans le mouvement politique c'est le problème du leader qui au fil du temps décroche des sensibilités qu'il a réunies, et vide de contenu les signifiants élaborés

pour indiquer le vivre ensemble, avec l'idée que plus on vide plus on ratisse large, mais plus aussi on a besoin de répression pour contenir ensemble les sensibilités divergentes. L'itinéraire populiste, fortement d'actualité se poursuit dans la dépendance de l'ennemi, notion schmittienne totalement absente de la pensée de Deleuze, mais omni présente dans la pensée de nos contemporains. Alors que la construction deleuzienne est mise en oeuvre par la joie apportée au corps par les expérimentations, la représentation de la scène politique de l'affrontement se construit par opposition à autrui, à un pouvoir surplombant. Cette dernière conception courante de la politique met la conception deleuzienne hors champ et rend la répression déterminante de l'action.

Le problème majeur de la représentation, comme l'a montré Foucault dans *Les mots et les choses* c'est qu'elle est centrée de telle manière qu'il y a ait coïncidence du point de vue du voyant et du point de vue de l'objet vu. La représentation est centrée, et la vision ne peut guère s'écarter du point de vue dominant, pour garder une intelligence de la situation. La représentation est porteuse d'un ordre conservateur, et se perd dès qu'il y a du mouvement, dès qu'elle n'arrive plus à maintenir ses comparaisons dans les conditions de son équilibre.

C'est à ce moment que Deleuze propose à nouveau (DR. 78) une petite tactique subversive : déformer chaque représentation, l'arracher à son centre, lui donner un autre point de vue, supprimer l'identité de l'objet vu et du point de vue voyant ; bref des travaux pratiques proches de ceux pratiqués en sociologie à Nanterre avec Manuel Castells en 1967-68.

Et Deleuze de se demander : qu'est-ce qui reste dans le sensible une fois la représentation ôtée ?

Autre énoncé typique du représentant : tout le monde sait, personne ne peut nier (DR-170)

C'est l'énoncé dominant par excellence qui en appelle au bon sens et au sens commun, affirme ce faisant que le leader a une nature droite et est plein de bonne volonté. Ce moment unanimiste de l'énonciation a été préparé pour que le sens commun soit adéquat à ce que l'assemblée peut admettre. Cette construction abaisse en général l'énoncé vers les contenus les moins élaborés de ceux dont sont porteurs les personnes rassemblées, et éventuellement vers les plus violents, faisant resurgir l'opposition entre un Eux à abattre et un Nous à préserver. Cette construction qui pousse à leur pointe ultime les lois de la représentation en fond l'antichambre de la Terreur. La proposition deleuzienne s'échappe radicalement d'une telle perspective, elle est indifférente à l'ennemi avec lequel elle ne commerce pas.

La violence que la représentation essaie de canaliser se diffracte en chacun des membres de la scène, car elle propose à tous l'unité de « Je conçois, je juge, j'image, je me souviens, je perçois » (DR. P. 180), d'être sujet individuel de la représentation collective, virtuellement identiques les uns aux autres, virtuellement chef de l'action commune et sûrement chef de l'action individuelle qui en découle. A l'identité des uns s'oppose celle des autres : « l'identité est conçue, l'analogie jugée, l'opposition imaginée, la similitude perçue » et le champ d'action évalué. La différence dans le monde de la représentation est reconnaissance, répartition, ressemblance, reproduction, retour du pareil au même, et impuissance à penser la différence comme condition d'une nouvelle création. Un champ encore vierge à travailler pour nos relations avec les migrants.

Deleuze en appelle cependant à la « faculté de sociabilité » (DR. 269) dont l'objet transcendant est la révolution, la puissance sociale de la différence, la colère de l'Idée sociale.

Si la faculté de sociabilité s'élève à son exercice transcendant, elle brise l'unité du sens commun, fétiche de la représentation. Pour Deleuze la lutte pratique passe par la différence et la puissance d'affirmer. « La révolution ne passe nullement par le négatif ». Le négatif est le corps objectif du faux problème, le fétiche en personne, qui se met en travers de l'exercice de la faculté de sociabilité. La révolution n'est pas terminée avec nos échecs et nos erreurs de pensée, elle reste un problème à venir qui exige notre sortie des cadres de la représentation.

La multiplicité sociale détermine la sociabilité comme faculté (DR. P.250) : elle n'a pas de visage défini une fois pour toutes, pas de classe sociale privilégiée. « L'objet transcendant de la sociabilité ne peut être vécu que dans le bouleversement des sociétés par la liberté ».

A la différence de la tactique dans laquelle s'englué le mouvement social, il ne s'agit pas pour Deleuze de construire une alternative qui ne serait qu'une oscillation par rapport à l'identité dominante. L'exercice transcendant de la faculté de sociabilité ne s'occupe pas de construire une gouvernementalité, ou des revendications significatives du programme d'un gouvernement à venir. Il est installation de lieux de partage des sensibilités, d'écoute des mots avant ou au delà du langage, tracés de lignes d'erre, d'expérimentation de moments de vie commune, toutes choses qui peuvent se transporter dans des lieux ordinaires, comme autres pratiques que celles dictées par la représentation. Une réalité évoquée par la clinique de La Borde où travaillait Guattari, ou dans les espaces où vivait Fernand Deligny avec les enfants autistes, mais aussi par le M15 en Espagne, par le Mouvement des places en Grèce, par les groupes de prise de conscience du MLF, par les collectifs de jeunes évoqués dans l'ouvrage Constellations, autant de micropolitiques désirantes tentées ici et là.

Dans toutes ces situations s'épanouissent des collectifs alors que la représentation lie l'individuation au je et au moi, exige que toute individualité soit personnelle et toute singularité individuelle. Le collectif se construit précisément en tressant ensemble les sensibilités qui se déploient entre les uns et les autres.

L'apprentissage des signes

« Les signes témoignent des puissances de la nature et de l'esprit qui agissent sous les mots, les gestes, les personnages et les objets représentés. Ils signifient la répétition comme mouvement réel par opposition à la représentation comme faux mouvement de l'abstrait ».

Le sens des choses est porté par la répétition qui s'exerce transversalement aux situations que la représentation prétend identiques, ou semblables. La répétition, et l'apprentissage des signes qui s'agence avec elle, est ouverture sur l'infini, et sur la transformation. Par l'apprentissage le sujet se décentre, et se met en mouvement ; il se découvre aussi lui-même différent et se forme à de nouvelles activités. L'apprentissage des signes que Deleuze découvre ici dans le travail littéraire de Proust, et des artistes contemporains, est au coeur de tout apprentissage quand celui-ci n'est pas imitation mais saisie de nouvelles capacités, création d'un faire avec.

Au delà de l'exemple d'apprentissage des signes émis par les différents cercles de la mondanité décrits par Proust, c'est la posture d'apprentissage qui nous intéresse ici comme modalité de l'activité politique : non pas appartenance partisane, mais ouverture à des mondes différents et entreprises multiples d'agencements dans des faire concrets comme faire des fêtes, ou des constructions ou des occupations, ou des délégations, déclinaison d'activités multiples prises à un répertoire commun, revu en fonction des accroches nouvelles. Chaque activité porte son sens et sa mémoire, mais sa reprise l'entraîne dans une autre histoire, à condition que les anciens ne forcent pas sur la mémoire et que les jeunes ne romantisent pas l'existant, bref que chacun se tienne à l'écart de la tentation de représenter sa domination du moment. Que chacun soit attentif à la matérialité des signes mis en places plus qu'aux mots hérités dont on peut les recouvrir.

Paradoxalement c'est le souci de la liberté inhérent à l'exercice transcendant de la sociabilité qui peut le mieux garantir ce respect réciproque nécessaire au développement de toute action : liberté pour les autres et pour soi-même, maintien de l'ouverture des possibilités d'apprentissage dans la situation collective. Dans le faire ensemble le dynamisme de l'idée est créateur d'espace, et peut-être instituteur d'espace. Dans cet espace l'idée des uns n'est pas motrice des autres comme dans l'espace de la

représentation, mais sensorimotrice : le message est : fais avec moi ; il n'est pas non plus fais pour moi ; l'apprentissage n'est pas délégué, mais commun, selon des modalités à inventer qui font actuellement l'objet de nombreuses réunions sur les communs, les biens communs, les faire communs, qui vont sans doute bien au delà de la proposition deleuzienne de faire ensemble.

L'apprentissage ne se fait pas dans le rapport de la représentation à l'action comme reproduction du même (DR. p.35), comme reproduction d'un rapport de conditionnement et d'équivalence. L'imitation permet de corriger des gestes, pas d'en instaurer de nouveaux. A la différence de quelqu'un qu'on imite, les signes du milieu avec lequel on veut entrer en relation sont hétérogènes par rapport à soi-même, signalent un Autre. Par exemple l'homme qui veut apprendre à nager doit apprendre les signaux que lui fait la vague sur le corps ou dans les yeux. Chaque corps apprend d'ailleurs de manière différente, s'agence de manière différente avec le milieu avec lequel il entre en relation. Rapporté à notre souci du milieu politique, l'apprentissage deleuzien souligne la différenciation des relations aux politiques de l'ensemble des militants ou des participants agglutinés dans une même réunion. La projection de slogans qui ne reflètent que les représentations des dirigeants crée des signes de reconnaissance partiels qui font l'impasse sur l'ouverture de chacun à l'altérité, et qui empêchent la construction d'une capacité d'accueil des autres, voire l'annihilent. Il est inquiétant que dans une vision molaire de la politique, certains préconisent cette capture des audiences par des objets partiels et des signifiants vides, pour constituer un système attracteur de la foule et une capacité politique majoritaire. On comprend ici pourquoi le populisme a toujours été de droite, malgré les prétentions de certains de l'orienter à gauche.

Le message de se donner la peine d'apprendre les signes peut sembler manquer d'ambition par rapport au problème du développement de la transcendance des espaces de sociabilité : une sorte de première condition de base, porteuse du souci de l'altérité. Cette altérité se double d'un foisonnement des idées, de la production d'une « symphonie de l'idée discordante » (DR. 191), bien éloignée de l'unicité de l'idée recherchée par les tenants de la représentation.

Apprendre s'oppose à la représentation dans le savoir : c'est pénétrer dans l'idée et les points remarquables du milieu qu'elle désigne qui sont différents suivant les corps qui l'approchent, comme cela a été développé par Donna Haraway, avec le concept de savoirs situés. Ou bien apprendre c'est élever une faculté à son exercice transcendant disjoint, avec une intensité telle qu'elle se communique aux autres. Il existe peut être d'autres modalités de l'apprentissage, mais en reconnaître au moins deux permet de sortir de la voie royale de la représentation, et d'admettre que les modalités d'apprentissage peuvent être différentes pour les uns et pour les autres, requérir des efforts de transmission mutuels et de facilitation collective. Une ouverture vers un autre regard sur les activités éducatives formelles, même si celles-ci ne sont pas mentionnées, et si l'analyse semble se limiter à l'approche artistique, que tout un chacun pourrait partager dans une recherche de liberté. Dans un rapport d'enseignement ou d'apprentissage quel est l'agencement collectif concret qui met en relation l'agencement collectif scolaire, le milieu enseignant, et l'agencement collectif enfantin et ses prolongements urbains ou villageois ; les expériences se sont multipliées pour faire de l'école un milieu apprenant, et les mesures de désamorçage de cet apprentissage collectif, de limitation de ses prétentions se sont multipliées également.

L'apprentissage c'est le questionnement, la découverte des problématiques associées aux êtres différents, la découverte des différences et de la pensée (DR. 252). C'est aussi la découverte des problèmes, de leurs conditions, et de la puissance de décider, de se hisser au dessus d'une situation et de poser un problème, de se livrer à une expérience de pensée ou d'initier une expérimentation. Il n'y a qu'à l'intérieur d'une posture d'apprentissage que toutes ces possibilités s'ouvrent, quand la représentation contraint au contraire à la reproduction du même.

Apprendre c'est comprendre des problèmes, condenser des singularités, composer des corps et des événements idéaux ; et ceci non dans l'abstrait et l'extériorité de la représentation. Mais composer des points singuliers de son propre corps avec ceux d'une autre figure, avec ceux d'un autre élément « qui vous démembrer » et vous fait pénétrer dans des mondes de problèmes inconnus (DR. P.248). Apprendre c'est se mettre en jeu et en risque.

Les anarchies couronnées

Il n'y a pas à proprement parler de proposition politique dans *Différence et répétition* qui prend ses références dans la littérature et la mythologie, les piliers d'une bonne culture classique. A leurs confins Deleuze retient la formulation d'Artaud dans *Héliogabale ou l'anarchiste couronné*, et la passe au pluriel. « Les anarchies couronnées » se substituent aux hiérarchies de la représentation, comme les distributions nomades remplacent les distributions sédentaires, se déploient dans des espaces illimités de manière non appropriatrice. Qui a connu la vie en assemblée générale et sa capacité à se saisir de tout ce qui passe à l'horizon, dans une grande tension vers l'égalité de tous les membres présents, grâce à des techniques diverses de distribution de la parole, a un peu expérimenté cette anarchie couronnée où toutes les têtes acquièrent une égale valeur par la diversité de leurs apprentissages, ce qui ne veut pas dire une valeur équivalente pour un jugement supérieur comme dans la proposition populiste qui essaie de récupérer ces moments dans une perspective de prise de pouvoir, soit de retour forcé à la représentation.

Dans l'assemblée générale s'actualisent des idées multiples, se déploie un jeu différentiel d'initiatives à prendre soi-même et à partager avec ceux qui veulent. Foisonnement interrompu par ceux qui veulent ramener à un mot d'ordre unique, ou à une déclaration unanimiste, bref faire rentrer le mouvement dans la logique de la représentation. Les têtes chercheuses des séries d'apprentissage régressent alors et croisent entre l'expansion et le centralisme jusqu'à produire une image stabilisée qui va repousser les petits groupes dans les marges et l'invisibilité. Quelques têtes refoulent l'anarchie qui devient provisoirement un souvenir, d'abord perçu sur sa face négative, dans la continuité du mouvement de répression et de refoulement. La proposition deleuzienne toute en intensité, imagée par la problématique schizophrénique d'Antonin Artaud, n'a pas la stabilité nécessaire aux stratégies politiques pour ordonnancer une prise de pouvoir. C'est le regret qu'on trouve chez les commentateurs les plus proches comme Guillaume Sibertin-Blanc ou Jason Read.

Dans ces commentaires le devenir-mineur des séries d'apprentissage explorant les choses par les racines souterraines du rhizome, est confondu avec un être minoritaire, qui devrait se transformer par un système d'alliance en force majeure susceptible de dominer la représentation. Qu'il faille creuser pour se couronner, pour individuer sa trajectoire et reconnaître celle des autres, est trop contre-intuitif pour être pris au sérieux. La proposition deleuzienne semble trop éloignée des problématiques directement politiques d'une démocratie représentative pour prétendre les éclairer. Pourtant en opposant la capacité à respecter le délire à l'ensemble des constructions philosophiques de la représentation (DR. P70), Deleuze enfourche le même cheval de bataille que Jean Oury et Félix Guattari dans un autre contexte : le système politique digne de notre participation n'exclut pas les fous, au contraire il en fait des poissons pilotes, des artistes, dans la saisie de la réalité. A l'extrême du texte supportable, Antonin Artaud désigne l'anarchiste couronné comme personnage conceptuel de ce système. Et le Deleuze de *Différence et répétition* est prêt à accueillir le Guattari qui transformera ses séries en propositions machiniques et désirantes. La chaoerrance qui s'oppose à la cohérence de la représentation (DR. P80) deviendra la *Chaosmose* à l'issue de leur travail commun.